



Photo : Martino Pietropoli, 2017.

*Une proposition de coopération sociologique
située dans l'horizon des sciences*



2025 - 1



Explorations sociologiques. Revue d'épistémologie pratique, no 1, 2025.

Une proposition de coopération sociologique située dans l'horizon des sciences (1^{re} partie)

Le Collectif Explorations sociologiques

Courriel : explorations.sociologiques@gmail.com

Explorations sociologiques. Revue d'épistémologie pratique, no 1, 2025.

Une proposition de coopération sociologique située dans l'horizon des sciences (1^{re} partie)

Prise entre science et littérature depuis sa fondation, la sociologie connaît aujourd'hui une prolifération de ses écrits menant au problème déjà anticipé du faible cumul dû à la fragmentation des interprétations du social et aboutissant aux problèmes de transmission d'un tel savoir entre les générations de chercheur.es. À plus ou moins long terme, cette situation risque d'appauvrir le projet d'une sociologie générale qui vise à décrire et à analyser la pluralité des formes de vies sociales constituant les vies humaines. La proposition de collaboration avancée est l'occasion de préciser ce qui nous unit, les modalités de notre coopération en même temps qu'elle explicite notre conception de la sociologie au fondement de la revue, de son architecture en différentes rubriques qui structurent en même temps la plateforme numérique, extension de la revue. Lors de nos premières discussions, nous nous sommes entendus pour tenter de cumuler différents points de vue, sachant que chacun a ses fondements et ses limites, évitant ainsi de les disqualifier *a priori*, en cohérence avec la démonstration première de la sociologie de la connaissance : toute connaissance est une mise en forme des expériences sociales selon des modalités spécifiques et des règles explicites ou implicites caractérisant les formes sociales de connaissance

Mots clés : sociologie générale, coopération, scientificité, épistémologie pratique, programme

Des étudiantes au doctorat en sociologie à l'UQAM et des membres du LABREQ (Laboratoire de recherches ethnographiques du Québec) nous ont partagé leur étonnement devant le peu de revues consacrées à la méthodologie et à l'épistémologie. Une revue qui serait utile à leur propre formation intellectuelle. Ce diagnostic étudiant faisait écho en quelque sorte aux préoccupations de certain.es professeur.es qui observent dans le cadre de leur enseignement la difficulté des étudiant.es à construire un objet de connaissance. Les outils intellectuels ou les balises pour guider le raisonnement sociologique sont trop peu nombreux pour les aider dans leur processus de découverte. Celui-ci risque alors d'emprunter deux directions à propos desquelles nous discuterons plus longuement, soit i) la surinterprétation ou la fuite dans la théorie ; ii) l'hyperempirisme.

La sociologie, prise entre science et littérature depuis sa fondation, connaît aujourd'hui une prolifération de ses écrits menant au problème déjà anticipé du faible cumul dû à la fragmentation des interprétations du social et aboutissant aux problèmes de transmission d'un tel savoir entre les générations de chercheur.es¹. Cet état de fait ne peut avoir comme conséquence, à plus ou moins long terme, que la perte de sens du projet d'une sociologie générale qui vise à décrire et à analyser la pluralité des formes de vies sociales constituant les vies humaines.

En revanche, certains événements contemporains favorisent le développement d'une sociologie dans l'horizon des sciences. Les savoirs biologiques et médicaux ont pris une acuité plus grande avec la crise récente de la COVID-19. Dans les recherches en environnement, des travaux collectifs remarquables ont mené aux démonstrations du réchauffement climatique et ont été accompagnés d'une activité intense de vulgarisation scientifique faite par des chercheur.es et des journalistes. Toutes ces activités ont rendu plus compréhensibles les fondements et les limites du travail scientifique tant pour les sociologues que pour une bonne partie de la population. Comment ne pas être impressionné par le niveau de coordination du travail scientifique qui a impliqué près de 3 000 chercheur.es à l'échelle de la planète dans la démonstration du réchauffement climatique ? Malgré les contraintes liées à la diversité des langues naturelles et de leurs origines sociales, ces milliers de travailleurs et de travailleuses ont pu communiquer en raison des propriétés caractéristiques du langage scientifique. En effet, les propriétés opératoires des langages scientifiques permettent de construire et de cumuler les données, d'en faire l'analyse

¹ GARDIN, Jean-Claude. *Le calcul et la raison. Essais sur la formalisation du discours savant*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en sciences sociales, Série Recherches d'histoire et de sciences sociales no 46, 1991.

et d'établir des faits scientifiques sur la constitution et les interactions complexes entre les multiples configurations géoclimatiques de la planète. Dans la période actuelle marquée par la polarisation idéologique, n'est-il pas saisissant d'observer la possibilité, en science, de concertation entre des chercheur.es qui développent pourtant des théories divergentes et qui parviennent, malgré tout, à s'entendre sur des mises à l'épreuve empiriques confrontant ainsi leurs théories et les départageant ?

Inscrire la sociologie dans l'horizon des sciences ne signifie pas pour autant dériver vers un scientisme. Les sciences n'expliquent que certaines dimensions très restreintes et précisément déterminées du réel. Elles ne remplaceront pas les autres formes de savoirs fondées sur d'autres nécessités sociales. Il apparaît d'autant plus important d'inscrire la sociologie dans l'horizon des sciences qu'il apparaît nécessaire de transformer nos modes de vie pour répondre aux exigences du réchauffement climatique. Comment ne pas voir l'urgente nécessité du travail sociologique afin de favoriser une vision la plus lucide possible du social à offrir à nos concitoyens et concitoyennes pour ainsi informer d'une façon pertinente leurs interventions ? L'urgence ne signifie pas pour autant de réduire la connaissance à l'utilité. Les connaissances scientifiques, qu'elles soient physiques, biologiques, sociales, psychologiques, etc., sont nécessaires, mais leur utilité sociale est difficilement prévisible. Des connaissances scientifiques inutiles d'un temps se sont avérées déterminantes pour appréhender les réalités d'un autre temps. S'intéressant à la pluralité des formes sociales à l'échelle des temps et des espaces sociaux, la sociologie devrait être d'autant plus concernée par cette caractéristique des connaissances scientifiques, puisqu'elle est déterminante d'une conceptualisation des transitions sociales qui impliquent nécessairement une pluralité de formes sociales de vie, leurs mises en rapport et leurs transformations afin de constituer une représentation générale.

C'est avec ces préoccupations qu'un regroupement de chercheur.es du LABREQ se rencontre depuis plus de trois ans pour créer une revue consacrée à l'*épistémologie pratique* (ou à l'épistémologie appliquée à la sociologie), c'est-à-dire aux opérations (théoriques, méthodologiques, épistémologiques et éthiques) mises en œuvre dans la construction d'un objet de connaissance sociologique, bref à l'architecture de la connaissance à l'aune de la sociologie générale (partie 1 section 1) et des sciences (partie 1 section 2). Le Collectif est actuellement composé de Louis Rivet-Préfontaine (chercheur postdoctoral Laboratoire IDHES, ENS Paris-Saclay), Claire Alvarez, Jessie Grégoire et Karelle Villeneuve (doctorantes en sociologie à l'UQAM), Sandrine Carle-Landry, Ryder Gillespie et Justine Lareau (doctorant.es en sociologie

à l'Université de Montréal), Paul Brochu (professeur de sociologie à l'Université de Saint-Boniface), Audrey-Anne Dumais Michaud (professeure en travail social à l'Université Laval), Cynthia Lisée (bibliothécaire à l'UQAM), Jean-Pierre Mercier (professeur en éducation des adultes à l'UQAM), Frédéric Parent (professeur de sociologie à l'UQAM) et Paul Sabourin (professeur associé en sociologie à l'Université de Montréal).

Pourquoi une nouvelle revue dans un espace déjà encombré ?

À la fin des années 1980, l'archéologue Jean-Claude Gardin écrivait que « le volume des textes scientifiques publiés chaque année tendait à croître de manière exponentielle² » depuis les années 1950, dépassant nos capacités de lecture, de repérage et de consultation. Explorant les possibilités de création d'un système mondial d'information pour le compte du Conseil international des unions scientifiques, Gardin proposait de réduire la production de la littérature scientifique « au profit de nouvelles formes d'expression et de communications liées d'une manière ou d'une autre au progrès de l'informatique »³. La situation actuelle de la production scientifique ne s'est probablement pas améliorée, malgré les progrès informatiques. Comment se repérer dans toute cette production et comment en faire le tri sachant que nous ne serons jamais en mesure de lire tout ce qui s'écrit ? Avec le projet d'une nouvelle revue, n'allons-nous pas encombrer, à notre tour, un espace déjà saturé ? L'épistémologie pratique ou appliquée serait-elle une solution possible au problème de l'explosion de l'information scientifique ?

Plus nous discutons du projet scientifique et de l'architecture de la revue, plus il nous apparaissait nécessaire d'élargir le projet et de répondre en quelque sorte à l'invitation de Gardin. Nous avons décidé de créer une plateforme numérique de diffusion et d'expérimentation sur laquelle nous retrouverons des traces variées du processus de construction de l'objet (données d'observation, verbatim d'entretien, etc.) en plus de productions sociologiques sous différentes formes (entretiens audiovisuels, club de lecture, panels de discussion, articles scientifiques, etc.).

L'objectif est de favoriser au mieux l'expérimentation, l'apprentissage et la diffusion de la sociologie et des sciences, et d'aider à mieux nous repérer, à mettre en rapport, voire à créer des repères pour se retrouver dans la masse croissante de la production sociologique. La première

² GARDIN, Jean-Claude. « Questions d'épistémologie pratique dans les perspectives de l'intelligence artificielle », *Bulletin de la société française de philosophie*, tome LXXXVI, 1987, p. 84.

³ *Ibidem*.

partie du titre de la revue, *Explorations sociologiques*, montre d'une certaine manière le caractère provisoire et limité de toute démarche scientifique et l'importance du processus heuristique alors que l'adjectif « sociologique » délimite le « social » (nous préciserons dans la 2^e section) comme étant la dimension du réel qu'explore principalement la revue. Le sous-titre de la revue, *Revue d'épistémologie pratique*, indique l'orientation principale de la revue que nous développerons dans la dernière partie qui sera publiée dans le prochain numéro. L'exploration et l'épistémologie sont imbriquées dans le processus de production des connaissances sociologiques situé dans l'horizon des sciences.

La proposition de collaboration avancée est l'occasion de préciser ce qui nous unit, les modalités de notre coopération en même temps qu'elle explicite notre conception de la sociologie au fondement de la revue, de son architecture en différentes rubriques qui structurent en même temps la plateforme numérique, extension de la revue. Lors de nos premières discussions, nous nous sommes entendus pour tenter de cumuler différents points de vue, sachant que chacun a ses fondements et ses limites, évitant ainsi de les disqualifier *a priori*, en cohérence avec la démonstration première de la sociologie de la connaissance : toute connaissance est une mise en forme des expériences sociales selon des modalités spécifiques et des règles explicites ou implicites caractérisant les formes sociales de connaissance⁴.

Considérant ainsi la connaissance, il devient pertinent d'adopter un esprit de coopération au lieu de rivaliser pour la reconnaissance symbolique afin de développer des pratiques de recherche et d'enseignement qui priorisent la valeur cognitive du savoir par rapport à ses valeurs d'usage et d'échange. Cette valeur cognitive est celle du développement d'une forme de connaissance se situant dans l'horizon d'une sociologie générale et scientifique qui se dégage à partir des sociologies spécialisées et en dialogue avec celles-ci. Pour nous, la sociologie n'est pas un sport de combat, à tout le moins elle ne l'est pas d'abord. Comme l'écrit Ramognino, faire de la science n'est pas pour autant neutre socialement, puisque, « dès lors que l'on parle d'un objet spécifique et d'un projet de cumulativité, l'on prend position dans les débats actuels »⁵. La réalité sociale comme objet spécifique existe, elle s'observe empiriquement et constitue une irréductibilité sociale au même titre que l'irréductibilité biologique de l'existence humaine. Montrer l'existence de cette irréductibilité sociale à l'existence humaine relève d'un matérialisme

⁴ HOULE, Gilles. « Le sens commun comme forme de connaissance : de l'analyse clinique en sociologie », *Sociologie et sociétés*, vol. 19, no 2, octobre 1987, p. 77–86.

⁵ RAMOIGNINO, Nicole. *L'énigme sociologique. 1. Mécontentes, disputes et malentendus*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2022, p. 7.

symbolique qui n'est pas forcément compatible avec certains points de vue idéologiques comme le créationnisme biologique ou le constructionnisme social.

En parcourant dans la section suivante quelques-unes des propositions de développement de la sociologie contemporaine, nous avancerons deux constats : l'importance des différents statuts accordés à la fonction symbolique comme déterminant de l'orientation de la discipline et le peu de discussions de la méthodologie sociologique à une exception près.

1. Une sociologie générale ?

La relance actuelle par certains sociologues d'une sociologie générale serait-elle une solution pour sortir de la supposée « fragmentation » de la discipline ? Ce constat assez largement partagé par ces mêmes sociologues, dont nous allons examiner brièvement les propositions ici, soulignent notamment l'essor des *studies*, des « épistémologies situées » et du constructivisme ou du constructionnisme social⁶. La sociologie générale peut-elle permettre de construire un espace collaboratif en développant par exemple un pluralisme sous contraintes pour reprendre le projet de Jean-Michel Berthelot ? Dans tous les cas, la réflexion sur cet horizon semble nécessaire tant seraient polarisés et ghettoïsés les différents points de vue en sociologie⁷. N'est-il pas toutefois préférable d'utiliser le terme de différenciation ou de division sociale du travail sociologique ? Outre sa charge normative, le terme « fragments » évoque, par analogie, l'impossibilité de reconstruire les mille morceaux d'un miroir fracassé au sol. Souvent accompagné du mot « individualisme », l'état fragmentaire bloque l'horizon même de la sociologie qui ne considère pas de tels éléments épars comme des fragments impossibles à assembler, mais plutôt comme les traces d'une vie relationnelle à reconstruire. L'usage du mot « fragment » ne doit toutefois pas reconduire l'idée qu'il n'existe que des individus empêchant de la sorte la mise en œuvre d'une

⁶ Nous reprenons à cet égard la distinction opérée par Livet et Nef entre constructionnisme et constructivisme. Dans le premier, « les faits sociaux sont de pures constructions des acteurs et du milieu social, et n'ont donc pas d'existence propre ». Dans le constructionnisme radical, la réalité sociale relève d'un « fictionnalisme généralisé », d'« illusions collectives, forgées au gré des contextes et maintenues par des jeux de pouvoir ». Autrement dit, « tout le social tient à des constructions conventionnelles et arbitraires de nos représentations » (LIVET, Pierre et Frédéric NEF. *Les êtres sociaux. Processus et virtualités*, Paris, Hermann, 2009, p. 5, 10-11). Dans le constructivisme, la réalité sociale n'est pas tant de l'ordre de l'arbitraire que du nécessaire. Les activités épistémiques, représentationnelles, sont des manières de s'approprier le réel ; elles sont des formes de connaissance certes limitées, mais nécessaires (le matérialisme symbolique).

⁷ BERTHELOT, Jean-Michel. « Plaidoyer pour un pluralisme sous contraintes », *Revue européenne des sciences sociales*, XLI-126, 2003, 35-49 et RAMOGNINO, Nicole « Pratiques de la recherche sociologique et éthique. » *Cahiers de recherche sociologique*, no 48, automne 2009, p. 45-63.

connaissance générale, car toujours prise ou encapsulée dans des individus « fragmentés » ou « atomisés » et des contextes singuliers évocateurs plutôt que descriptibles par la recherche. L'expression de sociologie générale est somme toute une appellation étrange, dans la mesure où il y a besoin de spécifier un type particulier de sociologie (générale) pour la distinguer de la myriade de sociologies spécialisées thématiquement. Elle est étrange du point de vue de notre conception de la sociologie qui a comme vocation de développer une connaissance générale, à même de décrire, d'analyser et d'expliquer un ensemble de formes sociales construisant une diversité d'espaces-temps sociaux. L'expression n'est-elle donc qu'un pléonasme ? Oui en ce sens, mais non pas nécessairement dans l'état actuel de la division du travail sociologique où la coopération entre les différentes spécialisations apparaît difficile. Dans une lutte pour de la reconnaissance et pour l'obtention de ressources, la concurrence bloquerait-elle la possibilité de développer une connaissance plus générale ? Les sociologues d'aujourd'hui auraient-ils abandonné ce projet ? Si oui, que font-ils ? Et pourquoi cet abandon ? Pourquoi ces tentatives actuelles s'inscrivent implicitement ou explicitement dans la visée des chercheurs de l'école durkheimienne ? Est-ce parce que nous serions en période de transition, comme ce fut le cas à la fondation de la sociologie au XIX^e siècle ? La nécessité de la sociologie était en quelque sorte de rendre plus transparente l'organisation des sociétés tant le nouveau mode de production la rendait énigmatique, d'où la nécessité de plus en plus explicite de développer une sociologie « générale ».

Sans emprunter les sinueux chemins de l'exégèse, nous retiendrons quelques propositions récentes qui entendent développer une sociologie dite générale afin de mieux saisir les différents usages de l'expression. La sélection des propositions a été faite de manière assez simple en recherchant l'expression « sociologie générale » sur *Google Scholar*. Nous n'avons pas lu l'ensemble des écrits des sociologues étudiés et il est fort possible que leur pensée soit plus complexe qu'elle n'y paraît ici. Le but n'est pas ici exégétique ni d'être exhaustif, mais pratique : comment peut-on définir une sociologie dite générale en nous situant à l'intérieur de réflexions de praticiens qui affirment en faire ? Nous ne traiterons pas ici, par exemple, des diverses propositions très étoffées émergeant des sociologues des réseaux sociaux (H. White, M. Granovetter, M. Grossetti). Vous trouverez cependant, dans le premier numéro, un compte rendu de Pierre Livet du dernier livre de Michel Grossetti.

Les six propositions sélectionnées s'entendent toutes pour sortir de l'enfermement des spécialisations thématiques, de la fragmentation et du relativisme de la connaissance. La manière

d'en sortir est toutefois différente.

1. Dans son manifeste de 2021, Bernard Lahire pense en sortir par le développement d'une science sociale unificatrice ;
2. Le Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales propose le développement d'une théorie sociale générale ;
3. Dans leur manifeste de 2013 pour la création de la revue *Socio*, Michel Wieviorka et Craig Calhoun veulent des sciences sociales globales ;
4. Dominique Raynaud propose une sociologie fondamentale pour laquelle la quantification serait le critère de scientificité par excellence ;
5. Alain Testart prétend à une science sociologique possible par un approfondissement des sciences par les sociologues ;
6. Enfin, Nicole Ramognino énonce une sociologie générale « positive » dans laquelle la fonction symbolique est transversale au social sans pour autant céder à l'idéalisme. C'est par ailleurs la perspective du collectif qui conserve tout de même des éléments des autres propositions.

Nous développerons un peu plus longuement la proposition de Nicole Ramognino dans la deuxième partie, après avoir fait au préalable un tour d'horizon des cinq autres propositions de développement d'une sociologie générale, dont deux manifestes, celui de Lahire et celui de Wieviorka-Calhoun.

1.1 Une sociologie générale : une science sociale ?

Les débats récents en France entre Bernard Lahire, Jean-Louis Fabiani, Jean-Pierre Olivier de Sardan et Charles Macdonald⁸ font suite à la publication du livre posthume d'Alain Testart, *Principes de sociologie générale*⁹ et surtout à la publication du « Manifeste pour la science sociale » de

⁸ LAHIRE, Bernard « Manifeste pour la science sociale », *Analyse Opinion Critique (AOC)*, 2 septembre 2021 ; FABIANI, Jean-Louis. « Une science sociale ? En réponse amicale à Bernard Lahire », *AOC*, 9 septembre 2021 ; OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre. « Du régime scientifique des sciences sociales », *AOC*, 24 septembre 2021 ; et MACDONALD, Charles « Les sciences sociales sont-elles scientifiques ? », *AOC*, 9 décembre 2021.

⁹ TESTART, Alain. *Principes de sociologie générale, Principes de sociologie générale. I. Rapports sociaux fondamentaux et formes de dépendance*, Paris, CNRS, coll. « Interdépendances », texte établi par Valérie Lécrivain et Marc Joly, 2021.

Lahire, qui revient sur l'ambition de Testart de défendre l'idée de travailler collectivement au développement d'une science sociale. Lahire propose le développement « d'un programme de travail collectif et interdisciplinaire », afin de « faire émerger un cadre intégrateur et unificateur pour la science sociale »¹⁰. Face au foisonnement des écrits, la constitution de cadres généraux faciliterait l'apprentissage de la sociologie. Lahire appelle à reprendre « l'ambition scientifique des grands fondateurs » qui ont écrit sur des « questions fondamentales » ou à propos des « propriétés du social » tout en « assumant pleinement l'emploi du terme “loi” ».

Jean-Louis Fabiani remet en question la proposition de Lahire d'une synthèse à venir indifférente aux frontières disciplinaires par une science sociale unificatrice préférant faire preuve d'un « réalisme critique » plutôt que d'analyser les sciences pour ce qu'elles devraient être. Fabiani s'appuie sur Jean-Claude Passeron qui estime que la sociologie comme science historique (et non comme une science comme une autre) ne peut prétendre dégager des « lois », puisqu'« il est impossible de désindexer [les énoncés des sciences historiques] des contextes ». Fabiani cite Passeron : « Il ne peut exister de langage protocolaire unifié de la description empirique du monde historique ». Le monde historique est-il forcément l'objet de la sociologie ? Le monde social aurait-il sa propre temporalité comme chacun des objets en sciences ? Le temps historique n'est-il pas un temps social particulier ?

Si les deux ont en commun de vouloir sortir des « excès du constructionnisme » et du relativisme, de l'idée, écrit Fabiani, qu'« il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations », ou encore, écrit Lahire, que si les travaux scientifiques présentent des « points de vue irréconciliables, changeants selon les époques et les contextes », leur désaccord porte essentiellement sur la possibilité d'une « théorie générale » ou d'un « cadre général ». Fabiani semble discuter davantage de théories générales (ou de théories interprétatives). Il utilise l'expression de « paradigme unifié », alors que Lahire discute bien d'un « cadre intégrateur » qui ne semble pas tant renvoyer à une interprétation générale (à un paradigme unifié) qu'à des « problèmes fondamentaux », des « propriétés de la réalité sociale » ou encore, écrit-il, « des propriétés objectives du réel ». Le cadre général est-il nécessairement une interprétation ? Nous y reviendrons.

L'entreprise de Lahire ressemble jusqu'à un certain point à celle de Guy Rocher qui a écrit à la fin des années 1960 *Introduction à la sociologie générale*, sans doute le livre de sociologie provenant du Québec le plus vendu et traduit à travers le monde. En avant-propos, Rocher souligne que face

¹⁰ LAHIRE, Bernard Lahire, art. cit., 2 septembre 2021, p. 45.

« à la masse croissante de la production sociologique », il faut faire un tri et sortir des sociologies « spéciales », même des sociétés particulières pour « aborder les fondements les plus généraux de l'analyse sociologique »¹¹, pour « ramener la démarche sociologique à sa problématique la plus fondamentale »¹². Pour donner seulement un aperçu de sa démarche, Rocher débute en déterminant l'objet de la sociologie, ce qu'est pour lui l'action sociale¹³, pour ensuite aborder les fondements normatif et symbolique de cet objet. La sociologie générale se rapprocherait ainsi d'un raisonnement épistémologique sur la construction d'un objet de connaissance. Cette construction est-elle pour autant et nécessairement une « théorie générale » comme semble le penser Fabiani ?

1.2 Sociologie générale et théorie sociale générale des anti-utilitaristes

Pour les anti-utilitaristes, en particulier Alain Caillé qui a dirigé un numéro de la revue du *MAUSS* en 2004 intitulé *Une théorie sociologique générale est-elle pensable ? De la science sociale*, en plus d'avoir coécrit en 2016 l'ouvrage intitulé *Pour une nouvelle sociologie classique*, dans lequel, avec Frédéric Vandenberghe, ces écrits ont pour but de faire revivre le projet de la sociologie classique visant à élaborer une théorie sociale générale. Selon les deux auteurs, la visée scientifique de la sociologie est synonyme d'une professionnalisation et d'une technicisation qui bloque la « vocation intellectuelle et publique » de la sociologie devenue trop « limitée » par la spécialisation¹⁴. Ils cherchent à réactualiser une sociologie classique qui serait résolument « interdisciplinaire » et « transversale » à toutes les disciplines des sciences sociales¹⁵. Ces néo-classiques rejoignent à leur manière les intentions de Lahire dans l'idée d'un dialogue élargi, mais pas forcément dans celle d'une théorie qui soit un « substitut au sujet transcendantal ». Quelle serait à leur avis cette nouvelle théorie sociale générale ? Encore à naître ? Le pari des auteurs est que toutes les sociologies et les philosophies hostiles à la réduction de la pensée sociologique à la logique de l'intérêt s'unissent dans cet objectif d'une nouvelle théorie générale qui remplacerait la théorie du choix rationnel de l'individualisme méthodologique et la théorie bourdieusienne

¹¹ ROCHER, Guy. *Introduction à la sociologie générale*, Montréal, HMH, 1969, p. 15-16.

¹² *Ibid.*, p. 18.

¹³ Terme fréquemment utilisé au sein des mouvements d'action catholique d'où Guy Rocher provient et présent dans la théorie de Parsons avec qui il a étudié à Harvard.

¹⁴ CAILLÉ, Alain et Frédéric VANDERBERGHE. *Pour une nouvelle sociologie classique*, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2016, p. 10.

¹⁵ *Ibid.*, p. 9.

des capitaux.

Même si les deux anti-utilitaristes sont parfois sévères à l'endroit des « chercheurs empiriques »¹⁶ qui ne se préoccuperaient pas de questions théoriques, il faut reconnaître les tendances extrêmes d'un positivisme naïf pour lequel la formalisation mathématique représenterait l'objectivité par excellence ainsi que certains travers de l'ethnographie qui érige le sens commun en sociologie. Si la méthodologie semble parfois une entreprise technique au service de la gestion du social et du contrôle des populations, la solution proposée par les auteurs n'est pas la nôtre tant elle s'éloigne d'un horizon scientifique par leur proposition à dégager « une théorie sociale générale ». Comme les deux auteurs, nous pensons aussi que nous ferions fausse route en affirmant que la sociologie peut se construire positivement à partir du modèle de l'économie dominante et de la centralité de l'intérêt dans la connaissance, autrement dit dans l'économie du savoir (valeur d'usage et valeur d'échange). Nous ne pensons toutefois pas que « c'est en échappant au positivisme que la nouvelle sociologie sera positive et reconstructive » ni que la vocation de la sociologie soit de proposer « un nouveau consensus moral, pratique et politique »¹⁷. Il est possible que la définition même que les auteurs donnent du positivisme soit ambiguë, puisqu'ils semblent simultanément la critiquer et l'accepter comme horizon de la connaissance.

1.3 Une sociologie générale : une sociologie globale ?

Dans leur « Manifeste pour les sciences sociales », les sociologues Craig Calhoun et Michel Wieviorka annoncent que les « sciences sociales sont désormais globales »¹⁸. À la différence de Testart qui mentionne qu'il ne faut pas présumer des rapports sociaux, les auteurs du manifeste estiment que la globalisation et l'individualisme seraient les changements les plus spectaculaires des sociétés contemporaines, même s'ils pensent par ailleurs que « l'action concrète est nécessairement localisée »¹⁹. Ces deux changements obligerait les sciences sociales à changer leur mode d'approche, notamment à ne plus tout ramener à l'État-nation, à remettre en question les théories du choix rationnel et à prendre en compte la subjectivité. La globalisation semble constituer le cadre commun ou la perspective générale que les auteurs appellent de leurs vœux.

¹⁶ *Ibid.*, p. 20.

¹⁷ *Ibid.*, p. 12.

¹⁸ CALHOUN, Craig et Michel WIEVIORKA. « Manifeste pour les sciences sociales », *Socio*, no 1, 2013, p. 8.

¹⁹ *Ibid.*, p. 21.

Ils reconduisent également la séparation entre « sciences de l'esprit » et « sciences de la nature » en soulignant que les premières ont pour objet des humains et doivent prendre en considération la réflexivité et l'historicité.

Considérant le caractère réflexif du fait humain, n'est-il pas étonnant que la construction de l'objet se fasse à partir d'une « rupture » avec la réflexivité du sens commun et les préconceptions, et que les sciences sociales « élèvent la capacité d'analyse du public avec lequel elles sont en rapport »²⁰ ? Dans son livre *La construction d'objet en sociologie. Actualité d'une démarche*, Louis Pinto écrit dans le même sens que les objets de connaissance sont toujours construits et qu'il s'agit « de remplacer des constructions déficientes par des constructions tenues pour meilleures »²¹. Comment peut-on prendre en considération la subjectivité et la réflexivité tout en les déqualifiant ? L'exemple le plus radical de cette déqualification ou du refus de la subjectivité provient probablement de la sociologie fondamentale de Dominique Raynaud.

1.4 La sociologie fondamentale de Raynaud

Raynaud définit la sociologie fondamentale comme un « ensemble des mécanismes qui structurent la production des connaissances sociologiques de base à partir des concepts, des programmes ou des principes, c'est-à-dire tout ce qui ne relève pas de l'expérience *immédiate* des mondes sociaux »²². Il s'oppose aux études sociologiques qui fondent leurs analyses sur la « subjectivité ». À partir de Simmel, il donne l'exemple des groupes qui sont composés des mêmes processus formels : la domination, la division du travail, etc.

Ce que montre Simmel, c'est qu'il existe une indépendance des formes (actions réciproques) vis-à-vis des contenus (pulsions, intérêts, buts, tendances, etc.) au sens précis que les contenus ne causent pas les formes sociales et que les formes sociales ne résultent pas causalement des contenus. Il s'ensuit que, pour devenir véritablement une science, la sociologie – science des actions réciproques – doit se détourner de l'étude des contenus psychiques. Autrement dit, c'est l'exclusion même des contenus mentaux qui fonde le projet de la sociologie²³.

Plus loin, Raynaud définit ce qu'il appelle les « contenus subjectifs », comme ce « qui englobe toute la gamme des états mentaux », du « sens subjectif » aux « motivations », « croyances » ou

²⁰ *Idem.*

²¹ PINTO, Louis. *La construction d'objet en sociologie. Actualité d'une démarche*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, coll. « Champ social », 2020, p. 9.

²² RAYNAUD, Dominique. *Sociologie fondamentale : Étude d'épistémologie*, Paris, Éditions Matériologiques, 2021, p. 7.

²³ *Ibid.*, p. 10.

« raisons d’agir »²⁴. Raynaud dit s’inscrire dans le « monisme épistémologique » « selon [lequel] les disciplines présentent une unité sous-jacente (monisme) dans leur architectonique – c’est-à-dire [...] dans la façon dont leurs connaissances sont constituées (épistémologique) ». Il rejette le « dualisme (les sciences sociales diffèrent des sciences naturelles), position partagée par Passeron et Fabiani, le régionalisme (la sociologie diffère des autres sciences) et le pluralisme épistémologique (la sociologie est une science multiforme, comme toutes les autres) »²⁵. Pour s’inscrire dans l’horizon des sciences, doit-on pour autant rejeter la « subjectivité » ? La proposition d’Alain Testart dans *Principes de sociologie générale* est moins catégorique et plus ambiguë.

1.5 La proposition d’Alain Testart dans Principes de sociologie générale

« Il est d’ailleurs étonnant que l’on contraste la complexité du monde social avec la simplicité du monde physique. Car chacun sait que les théories physiques ne se laissent pas appréhender si facilement tandis que celles présentées par les sciences sociales restent généralement à la portée de tous. Faut-il qu’il soit bien étrange que le monde simple s’explique par des théories complexes, tandis que le monde complexe s’expliquerait par des théories simplistes²⁶ ? »

Testart rejette aussi le dualisme entre les sciences naturelles et les sciences sociales sous prétexte qu’il serait impossible, dans le second cas, d’expérimenter. Testart nous demande si Newton a fait des expériences sur les planètes pour élaborer sa théorie de la gravité. Il en conclut que l’observation et non seulement l’expérimentation furent à la base des sciences physiques. Il montre comment la connaissance scientifique « commence précisément par une prise de conscience du sujet, prise de conscience de ce que le monde n’est que du point de vue du sujet »²⁷. Cet état de sujet pris dans le monde n’est pas pour autant signe de relativisme, il est le socle sur lequel se construisent des « invariants » (des lois, des règles, des normes, etc.).

J’entends bien que l’homme est social et n’y vois toutefois pas une source de difficultés, mais bien la première condition épistémologique qui doit rendre un jour possibles les sciences sociales. Car l’homme est physique aussi, ce qui n’a pas empêché l’essor des sciences physiques. C’est bien au contraire cette commune mesure de l’homme et du monde dans lequel il se situe, cette commune nature entre un sujet et un objet qui doivent être dits également « physiques », qui permet une science comme celle de la physique. Ce que nous avons déjà dit et qui nous permet de conclure : Si l’homme fait un jour la théorie du social c’est parce qu’il est social, exactement la même raison qu’il a pu faire la théorie de la physique parce qu’il est physique²⁸.

²⁴ *Ibid.*, p. 16.

²⁵ *Ibid.*, p. 17.

²⁶ TESTART, Alain. *Pour les sciences sociales. Essai d’épistémologie*, Paris, CNRS Éditions, 2021 [1991], p. 143

²⁷ *Ibid.*, p. 50.

²⁸ *Ibid.*, p. 57-58.

Selon Testart, il serait tout de même possible de séparer en deux catégories les sciences sociales : d'une part, les disciplines qui étudient surtout les cultures, et, d'autre part, celles qui étudient les « structures » ou les « rapports sociaux ». Testart privilégie la deuxième voie. La mise en œuvre d'une sociologie générale passe selon lui par la découverte d'un rapport social fondamental ou d'un « noyau d'intelligibilité »²⁹: l'égalité de conditions comme « fait générateur », chez Tocqueville, les rapports sociaux de production chez Marx ou les rapports de sociabilité chez Durkheim. Autrement dit, les rapports sont fondamentaux en ce qu'ils fondent « l'ensemble de la construction sociale »³⁰ et c'est là que réside la visée d'une sociologie dite « générale ».

La sociologie générale de Testart place les rapports sociaux au centre de l'analyse – dont il ne faut pas présumer, écrit-il –, mais semble écarter la dimension symbolique ou « idéologique »³¹. À tout le moins prétend-il qu'il ne faut pas débiter l'analyse par là même si les représentations avaient « la même forme que la société elle-même »³². Testart mentionne que

[l]'idéologie est un miroir déformant qui grossit et force les traits, comme dans une caricature ; ce qui permet donc de mettre facilement en évidence ce qui autrement ne le serait pas. C'est dans cet esprit que nous y aurons recours. Mais ce n'est pas une méthode sûre – du moins en l'absence de la construction d'une théorie générale de l'idéologie –, dans la mesure où l'on ne peut être assuré que le miroir que nous tend l'idéologie n'a pas des effets déformants trop importants³³.

Pour Testart, l'idéologie serait en outre « une réalité d'une complexité formidable » ne permettant de commencer l'analyse par-là³⁴.

La plupart des sociologues présentés ici s'inscrivent dans ce que le physicien Pablo Jensen appelle, dans son livre paru en 2018, *Pourquoi la société ne se laisse pas mettre en équations*, une « épistémologie réaliste classique » : « la science “découvre” le monde réel, qui est ce qu'il est, quoi que puissent en penser des individus ou des cultures différentes »³⁵, ce que laisse entrevoir l'expression de « réalité objective » qui masque pour ainsi dire que l'objectivité est aussi un processus social humain (une objectivation). La position de Testart mériterait d'être creusée davantage pour articuler son livre posthume *Principes de sociologie générale* qui est, à son avis, une application de son livre *Essai d'épistémologie. Pour la sociologie*, paru dans les années 1990, dans lequel il montre pourtant bien que toute science passe par l'intermédiaire d'un sujet. Jensen écrit à nouveau au sujet de cette épistémologie

²⁹ Alain Testart, op. cit., 2021, p. 48.

³⁰ *Ibid.*, p. 75.

³¹ Testart définit l'idéologie comme « l'ensemble des représentations et/ou des discours d'une société sur elle-même et sur le monde – peu importe que ces discours ou ces représentations soient vrais ou faux » (*Ibid.*, p. 84).

³² *Ibid.*, p. 85.

³³ *Ibid.*, p. 85-86.

³⁴ *Idem.*

³⁵ JENSEN, Pablo. *Pourquoi la société ne se laisse pas mettre en équations*, Paris, Éditions du Seuil, 2018, p. 16.

classique où il s'agirait simplement de :

[L]ever le voile qui recouvrirait le monde pour en apercevoir l'essence profonde, les lois censées le gouverner. Au contraire, il faut faire son deuil d'une connaissance *directe* du monde, sans transformation. Le monde agit sous nos yeux, mais nous sommes obligés de traduire ses actions dans une langue que nous comprenons, et donc forcément de le transformer³⁶.

Sommes-nous alors condamnés à concevoir la sociologie comme une stricte entreprise discursive de traduction et à nous ranger parmi les relativistes ? Il faudrait bien avant cela réfléchir plus longuement à la « fonction symbolique »³⁷ de même qu'à la méthodologie³⁸ qui constituent les grandes oubliées du débat Lahire-Fabiani, bien que Jean-Pierre Olivier de Sardan, qui se joint plus tard au débat, mentionne successivement les « représentations » et les « stratégies » pour montrer la spécificité des sciences sociales qui n'auraient pas le même régime de scientificité sans toutefois montrer la transversalité de cette fonction symbolique. Cette dernière nous obligerait-elle à considérer nous aussi que la sociologie n'est pas une science comme les autres ?

2. La sociologie dans l'horizon des sciences

La vie sociale ne consiste donc pas en une suite d'interactions ponctuelles comme le supposent la formule ou les simulations. Il faut plutôt la concevoir comme résultant du déploiement de relations. La distinction entre interaction et relation est cruciale, car cette dernière implique une série d'interactions suivies, entre des personnes qui se connaissent et gardent la mémoire des échanges passés. Dans une relation, chaque interaction repose sur les interactions passées et influencera à son tour celles qui viendront. Une relation n'est donc pas une simple suite d'interactions ponctuelles, mais un processus en création continue, de la relation et par conséquent des personnes impliquées³⁹.

La proposition principale de ce projet collaboratif consiste à vouloir développer des dispositifs et des pratiques collectives cohérentes (l'épistémologie pratique) entre chercheur.es et étudiant.es visant à prioriser la valeur cognitive de la sociologie sur sa valeur d'usage et sa valeur d'échange, à l'instar de Caillé notamment. Nous envisageons la recherche comme un processus collectif, éducatif, de transmission et de partage d'un savoir commun. Il n'est pas ici le lieu de montrer

³⁶ *Ibid.*, p. 53.

³⁷ RAMOGNINO, Nicole et Ariane RICHARD-BOSSEZ. *La connaissance au cœur du social : catégories élémentaires et activités éducatives*, Paris, L'Harmattan, 2021.

³⁸ À l'exception de Testart qui consacre un chapitre entier à la méthodologie où il y expose notamment « trois grands impératifs de méthode » : « 1. Il faut analyser les rapports sociaux et ne pas faire comme s'ils étaient connus ; 2. Il faut conduire dans les mêmes termes l'analyse des différentes sociétés ; 3. Il faut partir d'une conception claire de ce qu'est une société, en particulier de la façon dont elle est ou non partagée en différents domaines (idéologie, juridique, politique, économie) » (TESTART, Alain, op. cit., 2021, p. 76).

³⁹ JENSEN, Pablo, op. cit., 2018, p. 271-272.

que le monde de l'éducation et de la recherche ces dernières décennies a plutôt défini les pratiques et les connaissances en fonction de la valeur d'échange économique, ou encore en valeur d'usage pour une utilité immédiate dans la vie quotidienne d'un groupe social ou d'un autre. Il n'est pas ici question d'exclure de la recherche, comme de l'éducation, toute considération autre que la valeur cognitive. Nous voulons plutôt réaffirmer que la spécificité et la possibilité ouverte par la constitution d'une institution sociale éducative, incluant la recherche, est de former des lieux où sont priorisées des pratiques et des conceptions de la connaissance qui visent d'abord la valeur cognitive : apprendre pour apprendre comme une activité sociale possible et valorisée en fonction d'accroître son entendement du réel et donc de créer de la connaissance. Force est de constater que parce que la vie humaine est faite de plusieurs temps et espaces sociaux, les notions comme l'utilité, l'économie, la productivité varient grandement selon les époques. Malgré l'emprise économique actuelle, l'activité scientifique ne peut se perpétuer que par une conception beaucoup plus étendue de la connaissance, en privilégiant la valeur cognitive. Des découvertes inutiles pour une époque et un milieu se sont avérées cruciales pour une autre époque et d'autres milieux, et donc, elles sont apparues par la suite, nécessaires. Cette préséance de la valeur cognitive sur les autres est garante d'une autonomie collective et relative des chercheur.es et s'avère déterminante, dans le cas de la sociologie, de conditions réalistes de production d'une sociologie générale située dans l'horizon des sciences. Ayant posé cette dynamique délicate, à approfondir, entre les conditions sociales externes permettant cette dynamique interne et rendant possible la constitution d'une sociologie générale, nous allons maintenant nous attarder aux chantiers qui nous semblent devoir être travaillés dans les prochaines décennies à partir des acquis de la sociologie classique et contemporaine.

2.1 La fonction sociosymbolique au fondement du social : des biais aux médiations

Si on veut développer la connaissance sociologique, il faut d'abord approfondir ce que nous entendons par la cognition et la fonction symbolique qui la fonde, d'autant plus que cette fonction symbolique apparaît à un niveau de complexité nouveau, par rapport aux autres animaux sociaux, c'est-à-dire lorsque nous abordons le fait humain. Il faut rappeler que développer une sociologie scientifique est un travail ardu. À partir de son œuvre d'étude comparative des sciences, Gilles- Gaston Granger en vient à montrer que, dans les sciences, les objets les plus simples furent considérés bien avant des objets plus complexes, mais aussi que,

lorsque nous considérons l'appréhension d'irréductibilité du réel en sciences, les propriétés des objets biologiques, puis sociaux sont d'une complexité plus grande. Cette complexité rend de plus en plus subtile la saisie de régularités des formes observées empiriquement comme celle de l'explication théorique de leur existence sans parler des médiations méthodologiques impliquées dans leur observation.

Lors de sa constitution, la biologie a dû penser à un ordre de réalités nouvelles par rapport à la physique. L'ordre du vivant a rendu nécessaire le concept de processus, à la suite des concepts antérieurs de morphologie qui saisit les formes matérielles (par exemple, les squelettes) et de physiologie qui caractérise le vivant par une dynamique temporelle que ne connaît pas la matière physique. Le concept de processus met en œuvre une saisie plus subtile de la forme que le statisme de la morphologie. À la différence de plusieurs économistes qui recourent aux concepts et à la démarche de la physique, Émile Durkheim se réfère à la biologie pour développer la sociologie, afin de fonder une science du social. S'il s'agit d'un bon point de départ, cela ne peut être un point d'arrivée pour la sociologie, comme le note déjà en 1937 Maurice Halbwachs en introduction à son livre *La morphologie sociale*. Contrairement à la biologie, les fonctions sociales peuvent modifier les organes (institutions) de la société. Plus encore, il n'y a pas de séparation entre organes et fonctions dans la mesure où toute pratique sociale est à la fois une unité matérielle et une unité symbolique qu'exprime la distinction que fait Halbwachs entre une mémoire de l'expérience et une mémoire dans l'expérience. Il est difficile en sociologie, voire impossible d'aller vers le plus simple et stable à l'instar de Darwin lorsqu'il dissèque des milliers d'amibes afin d'isoler une forme biologique de base, l'espèce, au fondement de sa théorie de l'évolution⁴⁰. Il faut d'emblée conceptualiser la « physiologie sociale » pour commencer à décrire, analyser, voire expliquer l'existence des formes sociales.

Ce problème n'est pas totalement nouveau, comme le souligne Testart dans son *Épistémologie des sciences sociales*, bien qu'il se pose autrement pour la sociologie. Il n'est pas nouveau parce que toute science s'est constituée en développant une approche cohérente entre les propriétés de son objet et les propriétés de la connaissance possible de cet objet à travers les médiations que son étude implique. En physique, par exemple, la théorie de la relativité est une théorie de la lumière rendant la connaissance du monde physique possible et la lumière est elle-même une matière parmi d'autres qui a des propriétés physiques, comme le montre Françoise

⁴⁰ THUILLIER, Pierre. *Darwin & Co.*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1981.

Balibar dans ses écrits sur Einstein⁴¹. Testart fait le même constat pour l'optique soulignant que, d'une façon analogue au symbolique, la lumière semblait indéfinissable avant que l'on élabore une théorie de l'œil, que l'on définisse la lumière (matière qui va dans tous les sens) en opérant une réduction de la lumière à une relation entre un objet et un œil observateur. L'optique s'est constituée en science au moment où la lumière a été définie de manière relationnelle comme un rapport entre un sujet observateur et un observé réduisant drastiquement à un sens – l'irréductibilité physique – bien que le terme lumière soit polysémique.

Peut-on faire la même chose en sociologie ? Comment conceptualiser le social comme le rapport social sujet-objet ou en termes de relations sociales ? Quelles difficultés supplémentaires avons-nous avec le social par rapport à l'optique ? Comme l'affirme Jean Molino et le développe pour la sociologie Nicole Ramognino, le symbolique – et son irréductibilité sociale – est une fonction du vivant humain au même titre que les autres fonctions nécessaires pour produire le vivant humain. Autrement dit, on ne peut agir dans le monde sans catégories et raisonnements sociaux qui nous inscrivent dans le monde vécu. Halbwachs a bien décrit cette mémoire dans l'expérience faite de (re)présentations actives du monde. En ce sens, dès que nous parlons du monde, que ce soit dans des savoirs ordinaires, professionnels, savants, nous participons au développement d'ontologies sociales. Nous participons à ce développement par l'usage d'un langage propre à une forme de vie sociale afin de saisir l'espace-temps qui la constitue, contrairement aux autres sciences. En physique, les catégories et les raisonnements qui construisent l'espace-temps, ou les formes, n'établissent pas un rapport au monde, mais un rapport à l'irréductibilité physique du monde, une dimension très restreinte de l'expérience humaine. Plusieurs épistémologues ont montré comment il a fallu quitter le monde des ontologies sociales de la réalité humaine pour construire un objet scientifique en opérant une réduction drastique tout en conservant les propriétés essentielles aux phénomènes. Quelles sont les propriétés essentielles du social ? Le social est vivant, relationnel, processuel, spatialisé dans des configurations sociales, temporalisé socialement, etc. Le sens de ces propriétés fondamentales est à saisir au travers d'une description permettant la construction d'un objet scientifique. Il ne s'agit pas, par exemple, de considérer le temps comme une toile de fond indépendante sur laquelle se déroulent les actions humaines à la manière d'une conception événementielle et chronologique de la temporalité propre au mode de connaissance idéologique

⁴¹ BALIBAR, Françoise. *Galilée, Newton lus par Einstein. Espace et relativité*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Philosophies », 2007 ; et *Einstein 1905. De l'éther aux quanta*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.

au sens de G. Houle⁴², mais plutôt de considérer le temps et l'espace comme une création de la matérialité sociale, donc des rapports sociaux. Bien souvent, la vulgarisation scientifique, aussi bien réalisée qu'elle puisse l'être, nous fait oublier qu'il s'agit d'une traduction de connaissances dont une certaine part est incommensurable, au sens qu'elle renvoie aux rapports au monde établis par un travail pratique de recherche constitué pendant des années de formation et de recherche, dont les règles explicites doivent être assimilées par les chercheur.es.

Suivant les travaux de Molino et de Ramognino, la première étape pour constituer une sociologie dans l'horizon des sciences est de reconnaître la particularité du sociosymbolique, sa tripartition. Autrement dit, le sens est social parce qu'il s'élabore dans les relations sociales à travers trois moments entre producteurs de sens, objets sociosymboliques, produits et récepteurs-appropriateurs-reconstructeurs de sens. Du point de vue sociologique, cette tripartition montre que la connaissance du social ne peut se faire sans la conceptualisation de processus sociocognitifs qui se déroulent dans les activités sociales, qu'il existe donc une matérialité sociale du sens. En observant des pratiques et des formes de connaissance, nous pouvons montrer, quels que soient les points de vue socialement constitués, cette tripartition du symbolique et les propriétés essentielles du social que nous avons mentionnées auparavant. En somme, cette fonction symbolique, que nous envisageons comme sociologues dans son irréductibilité sociale (les propriétés du social) nous amène aussi à spécifier une ontologie sociologique du social, c'est-à-dire une ontologie qui vise spécifiquement à connaître les propriétés du social à la différence des ontologies sociales qui visent à produire les formes sociales. En ce sens, la reconnaissance de cette fonction sociosymbolique nous amène à un second constat. Toute production symbolique est la mise en forme de l'expérience, ce qui nous éloigne ainsi des catégories de « vérité » et d'« illusions » propres aux opérations de jugements et moins propices à la description du point de vue sociologique.

Notre épistémologie est donc réaliste et constructiviste, ou « positive » chez Ramognino⁴³. Comme le formulent Livet et Nef, plutôt qu'une posture constructionniste :

[...] nous voulons prendre au sérieux la réalité des phénomènes sociaux. Ils dépendent à l'évidence des activités humaines, mais celles-ci ne sont ni arbitraires, ni purement artificielles, ni aléatoires. D'une part, elles sont limitées par les capacités physiques et la taille des organismes humains ; d'autre part, elles sont soumises à la contrainte de rencontrer un certain succès dans leurs interactions avec leur environnement, tout au moins de ne pas être détruites dans ces

⁴² HOULE, Gilles. « L'idéologie : un mode de connaissance » *Sociologie et sociétés*, vol. 11, no 1, avril 1979, p. 123-145.

⁴³ RAMIGNINO, Nicole. *L'énigme sociologique T.2 : Ce que nous appelons social*, Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence, 2022.

interactions. Comme l'environnement social n'est pas fait que d'êtres naturels, non humains, et qu'il est aussi et même surtout constitué des activités d'autres êtres humains ainsi que de leurs artefacts, les objets et les faits sociaux, pour pouvoir perdurer ou pour être renouvelés, doivent s'intégrer dans le réseau de coordination de ces activités. Les coordinations quand elles se maintiennent, ou qu'elles donnent lieu à des reprises par des coordinations similaires se présentent comme structurées. Toutes ces dynamiques sociales ne sont pas de simples représentations, elles sont bien réelles – elles changent l'environnement. Leur aspect constructif, évident, doit donc s'entendre seulement en ce sens : une construction implique des processus effectifs et impose des contraintes à ces processus pour maintenir une structure »⁴⁴.

Est-ce pour autant uniquement une question de point de vue subjectif ? Affirmatif, répondraient sans doute les tenants du « constructionnisme radical » pour reprendre l'expression de Pierre Livet et Frédéric Nef. Autrement dit, il faut prendre au sérieux les représentations et les activités épistémiques en les sortant également de la catégorie de « biais⁴⁵ ». À nouveau Livet et Nef :

De même, on ne peut prétendre que les faits et les objets sociaux sont de pures constructions sociales sans avoir une idée des modes d'existence des *opérations* qui assureraient ces constructions. On découvre alors, ce sera notre thèse, que ces activités et *opérations* reposent sur des propriétés structurelles des interactions sociales, qui exigent le recours à deux modalités d'existence étroitement couplées entre elles, l'existence actuelle et l'existence virtuelle⁴⁶.

Autrement dit, il y a des opérations relationnelles et processuelles auxquelles participent les personnes dont l'existence et la production ne se résument pas à une série d'actions individuelles qui s'additionnent. Par exemple, la dynamique relationnelle d'un conflit s'effectue sans que l'on puisse projeter le déroulement comme le résultat, comme une fabrication d'un produit matériel. Les propriétés des réseaux sociaux font que le réseau perdure même lors de la disparition de certains de ses membres parce que les réseaux impliquent deux ou plusieurs relations entre les personnes et les groupes. Ces opérations sont au cœur de l'épistémologie pratique fondée par une sociologie de la connaissance et que nous développerons davantage dans un second texte.

La revue *Explorations sociologiques. Revue d'épistémologie pratique* se veut donc un lieu où non seulement il sera possible, comme ici, de discuter des repères nécessaires pour s'orienter dans la production sociologique, mais aussi d'être un lieu qui contribuera avec d'autres milieux à expliciter les fondements et les limites des travaux sociologiques, à explorer les développements méthodologiques et empiriques, à ouvrir par l'explicitation des démarches de recherches les possibilités d'un travail comparatif, démonstratif, cumulatif rendant effective la transmission, le

⁴⁴ LIVET, Pierre et Frédéric NEF, op. cit., 2009, p. 12.

⁴⁵ À l'instar de ce que propose aussi le sociologue Christian Papinot dans « Erreurs, biais, perturbations de l'observateur et autres "mauvais génies" des sciences sociales », *SociologieS* [en ligne], novembre 2013 et qu'il développe plus longuement dans *La relation d'enquête comme relation sociale. Épistémologie de la démarche de recherche ethnographique*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2014.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 9 (nous soulignons).

plus univoque possible de la sociologie.

Bibliographie

- BALIBAR, Françoise. *Einstein 1905: De l'éther aux quanta*, Paris, PUF, 1992.
- BALIBAR, Françoise. *Galilée, Newton lus par Einstein: espace et relativité*, Paris, PUF, 2014.
- BERTHELOT, Jean-Michel. « Plaidoyer pour un pluralisme sous contraintes », *Revue européenne des sciences sociales European Journal of Social Sciences*, 2003, p. 35–49.
- CAILLÉ, Alain et Frédéric VANDENBERGHE. *Pour une nouvelle sociologie classique*, Bordeaux, Le Bord de l'eau, 2016.
- CALHOUN, Craig et Michel WIEVIORKA. « Manifeste pour les sciences sociales » *Socio La nouvelle revue des sciences sociales*, 2013, p. 5–39.
- FABIANI, Jean-Louis. « Une science sociale ? En réponse amicale à Bernard Lahire » - *AOC media* [Internet]. AOC media - Analyse Opinion Critique. 2021 [cited 2024 Aug 14]. Available from: <https://aoc.media/analyse/2021/09/08/une-science-sociale-en-reponse-amicale-a-bernard-lahire/>
- GARDIN, Jean-Claude. « Questions d'épistémologie pratique dans les perspectives de l'intelligence Artificielle », *Société Française de Philosophie, Bulletin*, tome LXXXI, 1987, p. 69.
- GARDIN, Jean-Claude. *Le calcul et la raison. Essais sur la formalisation du discours savant*. Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, Série Recherches d'histoire et de sciences sociales no 46, 1991.
- HOULE, Gilles. « L'idéologie : un mode de connaissance », *Sociologie et sociétés*, no 11, 1979, p. 123–145.
- HOULE, Gilles. « Le sens commun comme forme de connaissance : de l'analyse clinique en sociologie », *Sociologie et sociétés*, vol. 19, 1987, p. 77–86.
- JENSEN, Pablo. *Pourquoi la société ne se laisse pas mettre en équations*, Paris, Éditions du Seuil, 2018.
- LAHIRE Bernard. « Manifeste pour la science sociale » - *AOC media* [Internet]. AOC media - Analyse Opinion Critique. 2021 [cited 2024 Aug 14]. Available from: <https://aoc.media/analyse/2021/09/01/manifeste-pour-la-science-sociale/>
- LIVET, Pierre et Frédéric NEF. *Les êtres sociaux*, Paris, Hermann, 2009.
- Explorations sociologiques. Revue d'épistémologie pratique*, no 1, 2025.

- MACDONALD, Charles. « Les sciences sociales sont-elles scientifiques ? » - *AOC media* [Internet]. AOC media - Analyse Opinion Critique. 2021 [cited 2024 Aug 14]. Available from: <https://aoc.media/analyse/2021/12/08/les-sciences-sociales-sont-elles-scientifiques/>
- OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre. « Du régime scientifique des sciences sociales » - *AOC media* [Internet]. AOC media - Analyse Opinion Critique. 2021 [cited 2024 Aug 14]. Available from: <https://aoc.media/analyse/2021/09/23/du-regime-scientifique-des-sciences-sociales/>
- PAPINOT, Christian. « Erreurs, biais, perturbations de l'observateur et autres "mauvais génies" des sciences sociales », *SociologieS*, [en ligne], 2013.
- PAPINOT, Christian. *La relation d'enquête comme relation sociale*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2014.
- PINTO, Louis. *La construction d'objet en sociologie. Actualité d'une démarche*, Paris, Éditions du Croquant, 2020.
- RAMOGNINO, Nicole. « Pratiques de la recherche sociologique et éthique », *Cahiers de recherche sociologique*, no 48, 2009.
- RAMOGNINO, Nicole. *L'énigme sociologique T.1 : Méésententes, disputes, malentendus*, Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence, 2022.
- RAMOGNINO, Nicole. *L'énigme sociologique T.2 : Ce que nous appelons social*, Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence, 2022.
- RAMOGNINO, Nicole et Ariane RICHARD-BOSSEZ. *La connaissance au cœur du social. Catégories élémentaires et activités éducatives*, Paris, L'Harmattan, 2021.
- RAYNAUD, Dominique. *Sociologie fondamentale. Etude d'épistémologie*, Paris, Éditions Matériologiques, 2021;
- ROCHER, Guy. *Introduction à la sociologie générale*, Montréal, HMH, 1969.
- TESTART, Alain. *Essai d'épistémologie pour les sciences sociales*, Paris, CNRS, 2021.
- TESTART, *Principes de sociologie générale, Principes de sociologie générale. I. Rapports sociaux fondamentaux et formes de dépendance*, Paris, CNRS, coll. « Interdépendances », texte établi par Valérie Lécivain et Marc Joly, 2021.
- THUILLIER, Pierre. *Darwin et Co*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1981.